

Singleton, agent double de la castration

Etienne Oldenhove

Ce que je vais vous proposer aujourd'hui m'a été suggéré par la lecture et le travail du séminaire *D'un Autre à l'autre*. Ce séminaire, immédiatement postérieur aux événements de mai 1968, est un séminaire difficile, irritant même à certains moments. Il a fait fuir certains d'entre nous du fait de son aridité. C'est cependant un séminaire passionnant.

Je ne l'aborderai pas de front. Je me contenterai de *badiner* avec ce séminaire, en tentant d'explicitier le titre que j'ai donné à cet exposé ainsi que le titre que Lacan a donné à ce séminaire *D'un Autre à l'autre*.

J'ai toujours eu horreur des agents doubles. Or ce séminaire semble me réconcilier avec eux puisqu'il a suscité en moi le désir de lire *L'orchestre rouge* qui est l'histoire de Trepper, agent double du père jusque dans son nom : Trep per.

L'expression « agent double de la castration » pose problème puisque le propre d'un agent double, c'est de n'être fidèle à aucune des institutions au service desquelles il s'est mis. Un agent double n'est au service que de sa jouissance à lui.

L'expression « agent double de la castration », j'y mets plutôt le sens suivant : la castration, nous l'éprouvons au travers d'une duplicité qu'il me faudra préciser.

Qu'est-ce qu'un singleton ?

Au sens mathématique, un singleton est tout simplement un ensemble qui ne contient qu'un seul élément ; par exemple : { a }.

Quel intérêt ai-je trouvé dans ce singleton et pourquoi m'y suis-je arrêté ?

Au début de cette année, quand j'ai un peu travaillé ces questions, j'ai cru, mais à tort, qu'en mathématique, dans la théorie des ensembles, on ne pouvait faire une paire ordonnée avec un seul élément.

J'avais lu dans un livre sur la théorie des ensembles qu'on ne pouvait faire une paire avec un seul élément (au sens d'un même élément). Cela est exact. Pour constituer une paire, il faut *deux éléments différents*.

Lacan ayant introduit, de façon explicite et argumentée dès le séminaire sur *L'identification*, qu'au niveau signifiant, $a \neq a$, je m'étais dit que là, il allait peut-être plus loin que ce que ne permettait la théorie des ensembles et que pour lui, il devait être possible de faire une paire ordonnée avec un seul élément puisqu'il avait mis en évidence la (nécessaire) différence d'un élément d'avec lui-même à partir du moment où il est *répété*.

En travaillant un peu tout ceci, je me suis rendu compte que je m'étais trompé sur ce point au détriment de la théorie des ensembles puisque j'ai découvert que ce qu'elle affirme, elle, la théorie des ensembles, c'est que d'un élément on ne peut faire une paire, mais qu'on peut en faire une *paire ordonnée*.

Du « un élément » du singleton, je suis déjà passé à quelque chose qui paraît être de l'ordre du deux, « la paire » et « la paire ordonnée ».

Qu'est-ce qu'une *paire* et qu'est-ce qu'une *paire ordonnée* puisque c'est autour de cela, de cette fameuse paire ordonnée, que se centrera tout ce que je pourrai dire aujourd'hui ?

Une paire est un ensemble qui contient deux éléments (différents) ; par exemple : $\{ a, b \}$.

Au niveau de la paire, il n'y a pas de différence entre la paire $\{ a, b \}$ et la paire $\{ b, a \}$.

Une paire ordonnée est ce qui vient écrire cette différence. Une paire ordonnée est donc une paire orientée.

A partir de la paire $\{ a, b \}$, on peut construire deux paires ordonnées, deux couples distincts : $\langle a, b \rangle$ et $\langle b, a \rangle$.

L'invention de la paire ordonnée, nous la devons à Norbert Wiener, l'inventeur de la cybernétique. Elle date de 1914 et est donc immédiatement postérieure à la publication des *Principia Mathematica* de Russell et Whitehead qui datent de 1910.

Russell n'était évidemment pas sans s'être posé la question des relations *asymétriques*, mais il avait soutenu dans son travail qu'il était impossible de définir l'ordre, le sens des relations asymétriques, si ce n'est en fixant conventionnellement l'ordre des éléments du couple.

L'astuce de Wiener, reprise par Kuratowski, consiste à maintenir une *dissymétrie* entre les éléments d'une paire, a et b par exemple, en recourant à *une paire comprenant deux classes différentes* :

une classe unité $\{ a \}$ et une paire $\{ a, b \}$
un singleton.

D'où la définition de la paire ordonnée, du couple $\langle a, b \rangle$ en :

$\{ \{ a \}, \{ a, b \} \}$.

La paire ainsi définie, est une classe non d'individus, mais de classes.

Ce que j'ai avancé jusqu'à maintenant est relativement fiable puisque je l'ai extrait presque directement, en le simplifiant seulement un peu, de divers livres.

La suite le sera moins – ne la prenez donc pas pour argent comptant – puisqu'elle est issue de mes réflexions.

Tout d'abord, puisque j'ai lu dans un petit livre sur la théorie des ensembles qu'il était légitime de considérer des couples c'est-à-dire des paires ordonnées de la forme $\langle a, a \rangle$ alors que $\{ a, a \}$ n'est pas une paire mais le singleton $\{ a \}$, je me suis demandé comment il fallait constituer un couple de ce genre.

La seule solution que je vois, est de l'écrire de la façon suivante :

$\{ \{ a \}, \{ a, \emptyset \} \}$.

On voit là que l'élément répété est différent parce que dans les premiers ensembles, il fonctionne comme ensemble (le singleton a) tandis que dans le second ensemble de cette paire ordonnée, il fonctionne comme élément d'un ensemble.

D'où, mon hypothèse que ce qui fait le sens véritable, la portée d'une paire ordonnée, c'est d'écrire ce qui est fondamental dans la théorie des ensembles, à savoir qu'il ne faut absolument pas y confondre un élément et l'ensemble qui ne contient que cet élément. Cette distinction essentielle qui se trouve à l'origine de tout bouquin sur la théorie des ensembles, est reprise avec insistance par Lacan dans ce séminaire-ci et dans bien d'autres qui ont suivis (je pense, pour ceux que j'ai lus, à ... *ou Pire* et au *Savoir du psychanalyste*).

L'intérêt donc de la paire ordonnée est d'écrire une relation asymétrique en lui donnant un sens, une orientation en y inscrivant toujours (c'est-à-dire quels que soient les éléments qui constituent la paire ordonnée) cette différence première entre un élément et l'ensemble qui ne contient que cet élément.

Je me permets de faire ici un petit arrêt avant de reprendre cette question de la paire ordonnée, et de faire une petite digression à propos de la théorie des ensembles. Bien que profane dans ce domaine – mais l'analyse n'appartient-elle pas aux profanes –, j'ai été extrêmement intéressé et dérouté par les petites lectures que j'ai pu faire à ce propos.

Ainsi, j'ai été extrêmement surpris de pouvoir lire que l'on pouvait mettre à l'origine de la théorie des ensembles une découverte de Galilée (1564-1642) qui venait contredire ce qu'Euclide (315? -255? av. J.-C.) avait énoncé comme axiome, à savoir que le tout est plus grand qu'une de ses parties ». Or Galilée mit en évidence l'inexactitude de cette assertion pour les ensembles infinis, en affirmant que *la ligne plus longue ne contient pas plus de points que la ligne plus courte*. Galilée n'exploita pas sa découverte, ni les mathématiciens qui le suivirent pendant plus de deux siècles. En relativisant la différence entre tout et partie et en s'attaquant au problème de l'infini, Galilée ouvrait une question devant laquelle seuls des mathématiciens de la seconde moitié du XIX^e siècle ne reculèrent pas, à savoir Bolzano, mais surtout Cantor, le véritable fondateur de la théorie des ensembles qui y laissa d'ailleurs sa santé psychique puisqu'il dut interrompre ses travaux en 1897 alors qu'il ne mourut qu'en 1918.

Ceci pour dire que le pas franchi par l'élaboration de la théorie des ensembles est celui du dépassement de l'opposition manichéenne entre tout et partie, par le biais de l'affrontement de la question de l'*infini*, dépassement qui va déboucher sur la découverte d'une infinitude d'infinis puisque le *théorème de Cantor* prouve qu'il existe plusieurs « types » d'ensemble infinis et que l'on peut toujours trouver un ensemble infini « plus grand » que n'importe quel ensemble infini donné.

Cette remise en cause de la différence entre tout et partie, (c'est-à-dire aussi entre contenant et contenu, extérieur et intérieur) par la théorie des ensembles me paraît fondamentale.

Il me semble que ce qui spécifie un ensemble, contrairement aux apparences que peut donner son imaginisation, *c'est non pas d'être d'abord un tout, mais bien d'être d'abord un trou* qui donne place *éventuellement*, mais pas nécessairement, à un élément ou à une infinité d'éléments. Cette dimension fondatrice de tout ensemble nous est rappelée par l'ensemble vide qui est *inclus* dans tout ensemble, qui est un sous-ensemble d'absolument tout ensemble sauf de lui-même. Il n'y a pas de théorie des ensembles possible sans qu'il n'y ait à sa base, cet ensemble fondamental qu'est l'ensemble vide.

Ce repositionnement du rapport entre tout et partie, on peut le percevoir à tous les tournants de la théorie des ensembles. Par exemple, le fait qu'on ne puisse parler de l'ensemble de tous les ensembles : il n'y a donc pas de tout ultime.

Or ceci se déduit de ce que dans la théorie des ensembles, un même être mathématique ne peut jamais être à la fois un ensemble et un élément de cet ensemble. On ne peut donc écrire que $a \in a$.

Par contre, tout ensemble E est sous-ensemble de lui-même : $E \subset E$ (E inclus dans E).

Dit d'une façon un peu simplifiée et incorrecte, je dirais que tout ensemble peut être tout ou partie, mais *pas en même temps*.

(Avec deux extrémités : 1) il n'y a pas d'ensemble de tous les ensembles, il n'y a pas de tout des tous ; 2) il n'y a pas de partie de l'ensemble vide, du tout qui est un, ou de la partie constituante de tout ensemble. « L'ensemble vide ne peut en aucun cas être 2. Il n'y a pas d'ensemble vide qui contienne un ensemble vide. Il n'y a pas deux ensembles vides. »)

Ne croyons pas que la théorie des ensembles soit seulement l'affaire des mathématiciens. A mon avis, c'est notre affaire à chacun et nous la rencontrons, chacun dans notre existence, bien plus tôt que nous ne pourrions le penser. Pour être précis, je pense que nous la rencontrons, par exemple, lors du stade du miroir (et ensuite constamment, mais de façon à nouveau privilégiée dans le dessin d'enfant, c'est-à-dire notre premier abord de l'écriture manuscrite).

Quel rapport entre la théorie des ensembles et le stade du miroir ?

Une des dimensions de l'expérience du stade du miroir n'est-elle pas d'anticiper une unité, son unité corporelle, par le biais de l'image spéculaire ? Or que fait-on là, que fait là l'enfant, si ce n'est constituer un ensemble à partir des parties disjointes de ce qu'il est. Si pour la plupart d'entre nous, c'est-à-dire les névrosés, psychotiques ou pervers que nous sommes, la théorie des ensembles ne va pas très loin, c'est soit parce que cette image spéculaire qui n'est qu'une image d'un ensemble nous détourne pour longtemps ou pour toujours de ce qu'est fondamentalement un ensemble (*cas du névrosé*), soit que cela ne fasse pas ensemble parce que l'ensemble vide n'y est pas inclus (c'est là ce qui se passe *dans la psychose*), soit que nous nous fassions ensemble vide (c'est là, *la tentative du pervers*, éviter la castration en tentant d'incarner la castration, en se faisant caméléon de la forme de l'Autre). Le névrosé, au départ, s'adresse à l'autre en supposant qu'il (l'autre) pourra lui donner ce qui lui manque à lui névrosé. Le pervers, au départ, s'adresse à l'autre en supposant qu'il (le pervers) pourra donner à l'autre ce qu'il sait lui (à l'autre) manquer.

Ce que l'on va voir dans son image spéculaire, ce sont bien rassemblés en un ensemble, en un corps, tous les éléments qui le constituent, sauf un qui ne peut y apparaître que comme un blanc, l'ensemble vide qui pourtant fonde cet ensemble de notre corps. De S_1 à S_2 , quelque chose s'est perdu qui est l'objet a, non spécularisable.

* * *

Après cette digression sur la théorie des ensembles – sur un tout petit aperçu de cette théorie –, j'en reviens à cette fameuse *paire ordonnée* que Lacan utilise surtout dans les premières et dans les dernières séances de ce séminaire.

Si la paire ordonnée est bien ce que je pense, c'est-à-dire une *écriture de la différence pure*, du trait unaire – elle n'est pas le trait unaire, celui-ci restant à mon avis toujours insaisissable –, alors effectivement, nous pourrions la retrouver à tous les tournants importants de l'élaboration psychique.

Elle est à l'oeuvre dans le titre même de ce séminaire *D'un Autre à l'autre*. Cette expression recèle certainement plusieurs lectures possibles. Ce qui est certain, c'est qu'elle articule le passage, la transformation du grand Autre en autre – avec un petit a qui ne se réfère ici nullement au petit autre (le semblable), mais à quelque chose de l'ordre de l'objet a, *l'en forme de a* dit Lacan dans ce séminaire. On passe bien du grand Autre au grand Autre, une différence s'étant inscrite du fait de cette répétition, de ce passage : j'y vois la structure de la paire ordonnée appliquée à un seul élément.

Dans ce passage, il y a également passage du « un », article indéfini au « l' », article défini se rapportant au grand Autre.

L'article indéfini, selon la définition de Grévisse, s'emploie devant un nom désignant un être ou une chose (ou des êtres ou des choses) dont il n'a pas encore été question, qui ne sont pas présentés comme connus, comme *identifiés*.

Tandis que l'article défini s'emploie, toujours selon Grévisse, devant le nom qui désigne un être ou une chose connus du locuteur et de l'interlocuteur.

Ceci signifie donc que de l'un à l'autre, que dans le passage de l'un à l'autre, il y a eu opération d'identification (*au sens banal* que ce mot peut avoir, c'est-à-dire établissement d'une identité).

Mais il y a eu également identification *au sens fort* que Lacan donne à ce terme, à partir de son séminaire sur l'identification, à savoir repérage du non-identique dans l'identique, repérage que a \neq a du fait de la *répétition*, repérage de ce que ce qui fonde toute identité, c'est le non-identique à soi-même.

Ce dont Lacan tient compte là-dedans, dans cette question de l'identification, c'est *du temps, du temps de la répétition*. C'est ce temps qui fait la différence de l'identique qui se répète. Ce n'est pas pour rien qu'à la base de la théorie des ensembles, on peut trouver le postulat suivant (que j'ai déjà rappelé) : *un même être mathématique ne peut jamais être à la fois un ensemble et un élément de cet ensemble*. Dans le « à la fois » de ce postulat, il faut entendre un « en même temps ». Ainsi, dans une paire ordonnée, un même être mathématique fonctionne tantôt comme ensemble, tantôt comme élément d'un ensemble, mais pas en même temps.

La seule chose qui puisse être attrapée de ce temps de la répétition, c'est *son comptage*. C'est la seule trace qui puisse en subsister. « *Mille e tre* ».

Il n'est d'identification donc que par la répétition et chaque répétition nous éloigne de l'origine, implique une perte. Elle nous éloigne *d'une origine qui ne peut être située qu'après coup*. C'est ce qu'illustre bien le film *Toto le héros*, mais a contrario puisque ce qui spécifie ce film, c'est un deuil impossible, le deuil du même qui, lorsqu'il se répète, devient différent et implique une perte.

Un petit mot sur l'*après coup* puisqu'il est venu sur le tapis. Il n'est pas sans intérêt de relever après la lecture que Lacan a faite du *coup* comme *comptage* de la répétition, que cette expression devient un « après répétition », qu'elle est donc l'inscription même de la pulsion de mort, de l'automatisme de répétition.

Je reviens au titre *D'un Autre à l'autre*. Lacan nous dit au début de la leçon XIX, celle du 7 mai 1969 : « Pour que le fait du manque apparaisse, il faut que se dise quelque part "Il n'y a pas le compte". Pour que quelque chose manque, il faut qu'il y ait du compté » (p. 243). Puis il poursuit – quelques pages plus loin (p. 247) – en disant : « Le comptage a, au niveau de l'imaginaire, cet effet d'y faire apparaître ce que j'appelle l'objet a ». Et il ajoute un peu après (p. 247) : « Ce qui s'indique ici comme effet dans le champ de l'imaginaire, ce n'est rien d'autre que ceci que ce champ de l'Autre est, si je puis dire, en forme de a ».

D'un Autre à l'autre énonce donc la forme que prend l'Autre, le grand Autre, du fait de la répétition et de son comptage.

Je pense que l'on ne peut compter que la différence. Dit autrement, *seule la différence compte* comme chacun de nous le sait, que cette différence soit petite ou pas petite. Dire les choses ainsi « compter la différence ou la différence compte » nous indique que ce verbe « compter » a une structure de paire ordonnée. Nous pouvons distinguer compter et être compté, mais nous ne pouvons pas les dissocier. Vouloir compter pour quelqu'un, c'est vouloir être compté par ce quelqu'un. Et de façon beaucoup plus structurale, si le sujet compte l'Autre, compte la différence en la comptant « un », un Autre, il ne peut le faire qu'à être compté *un* par l'Autre. C'est une autre façon de dire ce « *D'un Autre à l'autre* ».

Cette paire ordonnée, nous pouvons la trouver aussi dans le *pot troué* dont Lacan nous dit dans ce séminaire que ce n'est qu'en tant qu'il est troué (deux fois) qu'il manifeste sa gloire – ai-je retenu mais n'ai-je pas encore retrouvé. Ce n'est, en tout cas, que comme tonneau de Danaïdes, qu'il manifeste « son principe spirituel ».

Ce pot troué, je l'illustrerais volontiers comme ceci :



Cardinal 0 $\rightarrow \emptyset \{ \emptyset \} \leftarrow$ Cardinal 1

Transcrit en quelque chose de moins imagé, cela donne ceci :

$\{ \emptyset , \{ \emptyset \} \}$

ou $\{ \{ \} , \{ \{ \} \} \}$ ou $\{ 0 , 1 \}$

Ici, au niveau du premier élément de cette paire, l'ensemble vide fonctionne comme ensemble et là, au niveau du second élément de la paire, comme sous-ensemble.

Zéro est le cardinal de l'ensemble vide : $0 = \text{Card. } \emptyset$

Par contre, Un est le cardinal d'un singleton. L'ensemble qui n'inclut que l'ensemble vide n'est pas l'ensemble vide, c'est l'effacement de l'ensemble vide, oserais-je. Cet ensemble qui n'inclut que l'ensemble vide est bien un singleton.

Donc : $1 = \text{Card. } \{ \emptyset \}$

Cette structure du $\{ 1 , 0 \}$, nous la trouvons dans les dernières séances du séminaire et Lacan la commente de la façon suivante (p. 311) : « L'Autre ne saurait d'aucune façon se contenir lui-même sauf à l'état de sous-ensemble »

Se contenir lui-même, c'est ce que tente l'opération du comptage par le biais de la répétition et c'est elle qui fait apparaître, mais seulement *après coup*, cet un-en-plus de l'ensemble vide. C'est pourquoi, j'ai osé l'expression que le « un » était l'effacement de l'ensemble vide.

La structure de la paire ordonnée est également une écriture du non-rapport sexuel que l'on peut énoncer *pas l'un sans l'autre, mais pas l'un avec l'autre*, en ce sens que c'est le « un » qui donne sa forme à l'Autre mais toujours en s'excluant de l'Autre, non seulement en s'excluant de l'Autre mais en s'excluant à l'intérieur de l'Autre.

La paire ordonnée est également, à mon avis, l'embryon de ce qui se déploiera par la suite sous le nom de *schéma de la sexuation*.

$\{ \{ a \} , \{ a , b \} \}$

Je n'ai pu beaucoup y réfléchir, mais il me semble que ce qui deviendra la partie droite du schéma de la sexuation, c'est-à-dire le côté femme, le côté « pas tout » est le développement de ce qui est ici écrit à gauche, c'est-à-dire ce singleton, le « une par une ». Vous savez que ce singleton $\{ a \}$, vous pouvez le développer en $\{ a , \emptyset \}$, ce qui serait une façon de dire qu'une femme est directement confrontée à l'ensemble vide : dans son rapport à l'altérité qu'elle est appelée à représenter, elle est seule.

Tandis que le côté homme, le côté mâle, le côté « tout » du schéma de la sexuation, j'en verrais l'embryon dans cette paire $\{ a , b \}$ qui est à droite dans l'écriture de la paire ordonnée. Ce qui pourrait se traduire par le fait que l'homme n'est pas seul face à l'ensemble vide qui est également inclus dans cette paire $\{ a , b \}$, il est élément d'un

« tous »; c'est en tant qu'un élément parmi d'autres qu'il rencontre l'ensemble vide et non en tant que seul élément. L'homme n'est pas seul ; c'est ce qui peut rendre compte, de structure, de sa plus grande lâcheté naturelle.

Cette paire ordonnée, je la retrouve aussi dans l'*accolade*. C'est une merveille et pas un hasard que ce soit ce signe-là qui ait été élu pour écrire un ensemble. Je vous en ai écrit là des kyrielles d'accolades : elle ruisselle au point qu'on pourrait prendre cela pour de la rigolade. Mais l'accolade, c'est aussi le *baiser de Judas* et vous retrouvez là peut-être une des raisons du titre que j'ai donné à mon exposé d'aujourd'hui, *Singleton, agent double de la castration*. De même que nous savons que tout cadeau est de quelque façon empoisonné, de même nous pouvons savoir que toute accolade est de quelque façon un baiser de Judas.

La paire ordonnée est également à la base de tout *pari*. Dans ce séminaire, Lacan s'arrête longuement au *pari de Pascal*. Je n'entrerai pas dans de ce qu'il en extrait – d'autres l'ont fait ou le feront beaucoup mieux que je ne pourrais le faire. Je me contenterai seulement de signaler que si vous consultez le livre – le seul livre que Lacan aurait emmené avec lui si le destin avait voulu qu'il se retrouve sur une île déserte – si vous consultez donc ce livre, vous y découvrirez que le mot pari ne serait apparu qu'en 1642, c'est-à-dire après la naissance de Pascal (1623) et seulement quelques années avant qu'il n'écrive ce fameux fragment *Infini-rien* que l'on date de 1655 et que l'on appelle *Le pari de Pascal*.

Parier, au sens moderne de ce mot, ne serait apparu que vers 1549. Il signifiait auparavant « aller de pair », signification qu'il conserve encore chez Saint Simon. Et au XV^e siècle, il était apparu au sens d'accoupler, ce qui d'ailleurs s'est perpétué dans le mot apparier.

Le lien du pari avec la paire est donc étymologiquement indiscutable. Mais il l'est peut-être aussi cliniquement : un joueur, que cherche-t-il fondamentalement ? Ce n'est pas tant de gagner puisque en général, il s'empresse de perdre ce qu'il a gagné. Ce qu'il cherche, c'est un partenaire, c'est à faire paire, c'est à compter pour un grand Autre. Et quand par chance, ce dernier semble se manifester, semble lui dire « Tu es l'un que j'ai élu », semble donc le compter, il doit s'empresse de rendre à l'Autre, d'une façon ou d'une autre, illico ou insidieusement, ce qu'il a reçu car cela abolirait sa subjectivité. Car quand l'Autre prend une telle consistance, il perd du même coup sa possibilité de signifiante : un élément est gagné mais tout est perdu, si je puis dire, en ce sens que l'essentiel est perdu, que l'autre signifiant est perdu, que le signifiant en tant qu'Autre est perdu. C'est en ce sens que Lacan dit que le pari de Pascal porte non pas sur l'existence de Dieu, mais sur l'existence de « Je ».

Le titre de ce fragment *Infini-rien*, appelé le pari de Pascal, fait également penser à la tentative d'ordonner une paire. La prise en compte de l'infini n'est-elle pas à l'origine de la théorie des ensembles. Pascal, lui, s'est arrêté à une conception de l'infini comme un, comme unique. C'est sans doute ce qui a fait son impasse : le « un » n'est pas du côté de l'infini, il est bien du côté du rien. Le sujet n'a rien à attendre de l'infini alors qu'il a tout à attendre du rien.

Hegel poursuit Pascal et l'on peut facilement percevoir que sa dialectique du maître et de l'esclave n'est rien d'autre qu'un pari « pour être deux », comme le dit Lacan dans ce séminaire – « L'être parlant se croit deux, à savoir que, comme on dit, il est maître de lui-même. C'est bien ça le pur prestige créé ».

Le maître croit pouvoir être deux, faute de pouvoir prendre en compte que deux, il l'est déjà, mais sous le mode de la division et non de la multiplication. Il est deux parce qu'il n'y a pas de rapport entre le maître et l'esclave au sens où il n'y a pas de rapport sexuel et parce que, comme être parlant, il est cependant toujours pris dans ce rapport maître-esclave qui ne me semble être rien d'autre que le rapport partie-tout.

Cette structure de la paire ordonnée, vous pouvez également la retrouver dans *la question du meurtre du père*. En effet, comment peut-on traverser cette question ? Ce n'est pas en tentant de tuer le père, car cela ne fait que le pérenniser, cela ne fait que maintenir notre amour pour le père, notre attachement au père par le biais de la haine ou de la revendication. On ne prend acte de la mort du père et donc de son meurtre impossible qu'en devenant père à son tour, c'est-à-dire en prenant acte de ce que la paire ordonnée, loin d'être une conséquence de la paire, en est au contraire une condition de possibilité. Logiquement, la paire ordonnée précède la paire et ne la suit pas. Ce n'est qu'à repérer que l'on peut être « seul » que l'on peut être « seul avec ». Ou dit autrement, je me répète là puisque c'est ce que j'avais essayé d'avancer lors de mon intervention aux journées de l'AF sur la fonction paternelle, le repérage de la fonction paternelle passe par le repérage de sa solitude. Ce n'est que quand « seul » prime sur tout le reste dans la fonction paternelle, que l'on accède à la possibilité d'être « un » père et d'être avec un père.

Enfin, dernier usage que je ferai de la paire ordonnée – last but not least –, c'est évidemment de l'appliquer à ce qu'on appelle couramment *un couple*, par exemple, celui d'un homme et d'une femme.

Je pense que toute la clinique du couple aurait grand avantage à être revue à la lumière de la structure qu'exemplifie un couple, c'est-à-dire une paire ordonnée dans la théorie des ensembles.

Je me contenterai ici de deux rappels importants qui pourraient modifier grandement notre abord de ces questions :

1 – Comme je viens de le dire, la structure de la paire ordonnée précède celle de la paire. Dit autrement, cela signifie qu'il n'est de couple possible que du fait du couple que nous faisons déjà comme sujet avec le grand Autre. Les tribulations conjugales ne sont que l'expression de la croyance qu'un couple (S_1, S_2) , il faudrait l'ordonner alors qu'il l'est déjà. C'est la paire qui n'est pas ordonnée et non le couple. Ceci amène mon second rappel.

2 – Un couple n'est pas d'abord la réunion de deux individus, de deux éléments. C'est une classe non d'individus mais de classes. Autrement dit la lutte des classes trouve son origine et sa nécessité dans la paire ordonnée. Elle est bien de structure.

Je m'arrêterai là bien qu'il ne serait pas inutile de poursuivre.

* * *

Que conclure ? Plutôt comment conclure ? Je terminerai par trois petites remarques :

– Ce séminaire, bien que d'un abord très ardu, est d'un intérêt majeur. Je n'ai pu que badiner avec lui, comme je vous l'avait dit au départ. Mais, je dirais, en paraphrasant Lacan, que ce séminaire plus que tout autre, n'est pas à comprendre. Car comprendre, n'est-ce pas cette illusion d'un se contenir soi-même, illusion dont ce séminaire cherche particulièrement à nous dépendre.

– Il m'a été envoyé en boutade par Jean-Pierre Lebrun que faisait rire l'intitulé que j'avais choisi de donner à mon propos d'aujourd'hui : « Mister or Mrs Singleton ? ». Aucun des deux

évidemment. Vous trouverez cette réponse dans ce séminaire où Lacan dit : « Au niveau du sujet, il n'y a point de reconnaissance *comme telle* du mâle par la femelle ni de la femelle par le mâle. »

– Et enfin, pour conclure, en essayant une dernière fois d'éclairer un peu cet obscur singleton, agent double de castration, je dirais que le psychanalyste – dans ce séminaire, Lacan traite d'ailleurs à moment donné ses collègues psychanalystes d'agents doubles : c'est quand il introduit le terme de *Mehrwert*, c'est-à-dire de plus-value – je dirais donc que le psychanalyste est quelqu'un qui accepte de duper, qui accepte de se faire le support de l'expérience de la duperie (à savoir la croyance au sujet supposé savoir), qui accepte de se faire le support de cette expérience de la duperie jusqu'au bout, jusqu'à la lie. La cruelle expérience de l'*hallali*.